

zons, à peu près les seuls que nous connaissions autrefois, rechercher dans leur physionomie qui est toujours la même, ces charmes que nous y trouvions alors qu'au début de la vie nous ne leur en trouvions pas de comparables, est une jouissance que bien peu se refusent lorsqu'il leur est donné de pouvoir se la procurer.

Aussi dès le lendemain nous empressions-nous de traverser le fleuve, pour faire se réjouissant pèlerinage dans notre paroisse natale de Bécancour.

Oui ! nous retrouvons bien les champs, les ruisseaux, les horizons sur lesquels nos yeux d'enfant se reposaient ; mais ils semblent nous tenir en tout autre langage. " Je donne encore du vert gazon ou des épis dorés, dit le champ ; mes eaux murmurent toujours dit le ruisseau ; je n'ai pas changé mes limites dit l'horizon ; mais toi tu n'es plus le même. Ta vivacité ne paraît plus ; ton pas s'est alourdi ; tes cheveux ont blanchi ; tes allures sont plus lentes et dénotent un déclin qui bientôt touchera à son terme. Reconnaissais même qu'avec la plupart des objets environnants, tu as suivi une marche opposée. Vois ces prés sans fin là où des broussailles hérissaient le sol, ces arbres du voisinage ont fait place à des champs où se promène la charrue, les demeures mêmes se sont renouvelées pour prendre une parure plus coquette et plus rajeunie ; toi seul as suivi la pente qui t'approche de ton terme. "

— Mais non, nous ne sommes pas seul qui avons changé, nous sentîmes-nous pressé de répondre. Et où sont-ils aujourd'hui ces vieillards que nous voyions dans chaque maison du voisinage ? Où sont-ils même ces gais compagnons avec lesquels nous prenions nos ébats dans ces prés herbeux ? ces voisins qui s'asseyaient avec nous sur les bancs de l'école ? Hélas ! eux aussi ont suivi la pente ; ceux que la mort a épargnés se sont dispersés pour la plupart, et dans le petit nombre des restants, nous avons grand peine à reconnaître les traits de leurs parents, dont le souvenir est encore bien vif dans notre mémoire. Oui !